

L'AUDIOVISUEL

DOSSIERS DE

N°100 | NOVEMBRE DÉCEMBRE 2001 | 10,60€ | 69,53 F



**Audiovisuel:
cent témoins, cent paroles**

INA

jeu est de comprendre et d'accepter cette violence afin de savoir la maîtriser. La télévision est un média qui contribue à l'indispensable illustration de la violence. Elle n'influence pas *a priori* dans un sens ou un autre. Elle illustre. L'influence vient de la mise en contexte et de la compréhension et, à cet égard, une grande vigilance s'impose. La télévision d'une manière générale peut devenir un outil dangereux lorsqu'elle est utilisée à des fins de manipulation. Il y a déjà des décennies qu'ont été analysées les potentielles relations dominants-dominés que peut engendrer la télévision. Le danger étant proportionnel à la maturité des téléspectateurs, les jeunes sont parmi les plus exposés.

En France, la déontologie, la pratique et la diversité de l'offre nous mettent, en principe, à l'abri de ce risque. Depuis *Les Dossiers de l'histoire* jusqu'aux *Guignols de l'info* en passant naturellement par les journaux télévisés et les émissions d'information et de débat, la télévision française offre en permanence de multiples repères informatifs, critiques ou satiriques et on ne peut pas la suspecter de pousser les jeunes à la violence. Le contraste avec les télévisions de certains autres pays est saisissant. Le terrorisme, notamment, est exalté par des télévisions qui n'hésitent pas à attiser les haines et à pousser les jeunes à la violence. Mais c'est là un autre sujet. L'influence négative ne vient pas de la télévision en tant qu'instrument, mais de la manière dont on s'en sert.

— BENOÎT SILLARD, président de TV-radio.com

Un public présumé paresseux ?

Question récurrente quand on s'inquiète de l'état de conscience de nos concitoyens et pourtant question qui comporte tant de sous-entendus qu'il est bon de commencer par questionner la question, à défaut d'en faire une *déconstruction* savante...

Quatre *a priori*, quatre évidences ou présupposés semblent se glisser dans ce type de question.

— Interroger la passivité, c'est supposer évidents les traits qui la distinguent de l'activité : il existerait des formes manifestes de passivité et sans doute que les *couché potatoes* vautrés dans leur fauteuil en sont le stéréotype. Immédiatement associée, une idée de hiérarchie se glisse : activité vaut mieux que passivité et il s'agit donc bien d'une catégorisation qui fonctionne comme stigmatisation de la passivité. Il est vrai que toute notre société est orientée vers la valorisation de l'activité, qu'elle se traduise sous forme d'efficacité, de vitesse, d'énergie, etc.

— Viser le téléspectateur quand on parle de passivité, ce n'est certes pas un hasard : c'est qu'il existe une échelle des activités culturellement nobles où la lecture sert d'étalon alors que la télévision occupe la position du populaire. C'est aussi supposer implicitement que la lecture, elle, n'a pas à être interrogée de ce point de vue parce qu'elle est l'archétype de l'activité sur le plan culturel. Au fond, seule la télévision est en cause en matière de passivité.

— La passivité du téléspectateur inquiète aussi en raison de l'effet de masse de la télévision : c'est parce qu'elle a un si grand succès que la télévision inquiète et que l'on soupçonne non seulement le téléspectateur, mais aussi le médium lui-même (ou ses exploitants), de produire des *masses passives* qui ont perdu tout esprit critique, toute capacité de jugement : la passivité du téléspectateur est alors le corollaire obligé du modèle de la *toute-puissance des médias* (Gitlin).

Il reste enfin une dimension sociale et citoyenne qui provoque ce type de question inquiète sur la passivité : le téléspectateur est seul, *atomisé*, et il ne contribue en rien à la production, il devient a-social. Par contraste, les télévisions communautaires ont toujours mis en avant l'activité de production, dite parfois d'*autoproduction* des téléspectateurs. Ce qui pourrait s'étendre à toutes les activités culturelles, mais avec quelques difficultés : la musique n'est pas une *activité passive* (!) car tout le monde peut en jouer et participer à la Fête de la musique (!) et on peut même la pratiquer en groupe, en orchestre. Il est vrai que le mode de production et de diffusion de la télévision qui domine actuellement est par excellence asymétrique, demandant de lourds moyens techniques et un centre de diffusion.

Quatre figures pour le téléspectateur

De ces quatre dimensions, ressort un modèle implicite du bon téléspectateur qui serait actif sous quatre figures différentes : le téléspectateur interactif, le téléspectateur lecteur, le téléspectateur critique, le téléspectateur acteur participatif.

■ Interactif

Le téléspectateur interactif se manifesterait par son activité technique, voire ergonomique. Il pourrait par exemple sélectionner ses chaînes à volonté, recomposer son programme selon ses goûts ou son emploi du temps, il pourrait même exploiter les données fournies par la télévision pour faire des recherches, etc. On remarquera aussitôt qu'il s'agit du modèle qui donne lieu à toutes les innovations techniques, de la *TV on demand* jusqu'aux interfaces de TAK¹. Le multimédia et Internet sont les références dans ce monde. Pourtant, les mêmes qui valorisent cette interactivité se lamentent de constater que ce sont avant tout les jeux vidéo qui atteignent des sommets sur ce plan et sont les plus attirants, de même que le surf systématique sur le web ne donne pas lieu à une véritable exploitation des informations, si ce n'est pour pirater la musique ou la vidéo, ou du porno. À tel point que cliquer avec sa souris ne serait plus significatif d'une véritable activité, censée être synonyme de maîtrise, mais plutôt d'addiction.

Dans le même temps, une observation fine des pratiques des téléspectateurs montre qu'ils zappent sans arrêt (ils sont très actifs d'un point de vue ergonomique), qu'ils enregistrent

1. Téléviseur permettant l'accès à un guide de programmes, à des services interactifs, des e-mails et Internet.

Un parti pris polémique

Très fréquemment, des personnes, pourtant guidées par les meilleures intentions, m'ont interpellé avec des intonations de reproche sur le thème : la violence télévisée influence-t-elle les jeunes ? La formulation de cette question implique une réponse *politiquement correcte* : oui c'est vrai, mais les médias ne sont pas responsables de l'évolution de la société, ils n'en sont que le reflet, nous faisons des choix de programmation responsables pour en atténuer les effets, etc.

Pour ma part, j'incline vers une réponse volontairement polémique. La violence véhiculée par les médias est nécessaire aux jeunes. Elle ne les influence pas dans le sens où on sous-entend qu'elle les inciterait à cette violence, en revanche, elle contribue à leur intégration dans notre société. J'ai eu l'occasion de travailler concrètement avec des conseils généraux ou des ministères qui s'interrogeaient sur le rapport entre la violence des jeunes et la violence dans les médias. À première vue, les statistiques recoupées par des expériences sur le terrain montrent une influence forte de la télévision selon les milieux où évoluent les jeunes. Des bandes *rejouent* dans la rue les scénarios de séries ou de films passés à la télévision ; la violence à l'école trouve souvent son inspiration, voire sa justification dans les mêmes sources. Ce mouvement d'imitation, de moins en moins marginal, est en expansion.

Dans le même temps, les statistiques, comme les témoignages, montrent que, dans leur grande majorité, les jeunes sont beaucoup plus tolérants, ouverts sur autrui et le monde, sensibles à la souffrance, prêts à la générosité et plus opposés à la violence et aux guerres que les générations précédentes. Pourtant, ils regardent les mêmes émissions à la télévision, mais leur réaction est à l'opposé de la précédente : conscients de ce qu'est la violence, ils la rejettent. Ce paradoxe tend à montrer que la télévision n'est qu'un instrument et que, malheureusement, il y a là une fracture entre ceux à qui on a appris à l'appréhender et les autres.

Depuis la nuit des temps, les jeunes doivent apprendre à gérer leurs pulsions et notamment à canaliser le penchant humain vers la violence. Ce n'est pas en niant ou en occultant la violence que les parents, les éducateurs ou la société peuvent aider les jeunes à la surmonter. Le récit, le rêve, l'imaginaire permettent, depuis toujours, d'exprimer la violence afin de l'exorciser. Y a-t-il une différence de nature entre les *Contes* de Grimm, les aventures d'Oliver Twist, les récits des guerres mondiales, les romans de Sartre ou Bazin et les émissions ou films violents que l'on voit sur les médias ? La force de l'image ? Le cercle familial ou scolaire remplacé par une agora incontrôlée ? Je ne le pense pas. La force de l'imaginaire est bien supérieure à celle de l'image, et la famille ou l'école n'ont jamais eu l'exclusivité de cette initiation à la violence.

En revanche, c'est le contexte de cet apprentissage qui en détermine l'influence positive ou négative. Être confronté à l'existence de la violence peut engendrer des traumatismes – à tout âge – si cette expérience n'est pas contextualisée.

Elle peut au contraire être salutaire si elle provoque une réaction constructive. Savoir distinguer le bien du mal, le réel de la fiction, le normal de l'anormal, cela ne peut se faire que progressivement par un apprentissage illustratif. La reconnaissance de ces normes revient essentiellement à la famille et aux enseignants et le rôle illustratif aux médias.

Les attentats du 11 septembre aux États-Unis sont à cet égard très révélateurs. De nombreux films, séries ou jeux vidéo ont traité ce sujet avec *réalisme* ces dernières années ; or, massivement, les jeunes ont immédiatement fait la distinction entre ces fictions et la réalité et ont eu la même réaction d'incrédulité, d'horreur puis de solidarité que leurs aînés. Avec le recul on découvrira probablement, de façon marginale, des influences néfastes de la retransmission de cet événement, mais il y a fort à parier qu'elles viendront davantage d'un endoctrinement fanatique du cercle familial – le contexte – que de l'influence antérieure de fictions télévisuelles.

Autre exemple, celui des films d'horreur. Pour avoir entendu les jeunes en parler fréquemment dans des émissions de libre antenne, le premier constat est qu'ils ont comme premier réflexe de *classer* ces films dans un *genre* et de se départager entre ceux qui aiment et ceux qui n'aiment pas. Il y a donc une mise en contexte spontanée grâce à un code reconnu. Le deuxième constat est que chacun des groupes gère ses peurs viscérales par une démarche personnalisée qui est acceptée par les autres.

Scream est la version audiovisuelle des histoires d'ogres. Dans ce contexte, la programmation par la télévision, à des horaires tardifs, de films d'horreur dûment signalés contribue bien, pour une partie des enfants, à exorciser leurs peurs. Quant aux autres, ils ont appris grâce aux codes à éviter ces spectacles qui ne leur conviennent pas.

De même, un film tel que *Tueurs nés*, souvent montré du doigt, ne peut influencer que des esprits déjà très fragilisés. Y aurait-il eu une polémique si ce film avait été classé *film d'horreur* ? Autrement dit, la violence à la télévision n'a pas d'influence négative chez des jeunes normalement équilibrés et préparés.

Pour autant, les médias doivent-ils négliger le risque d'influencer des jeunes psychologiquement faibles ? La télévision, en concertation avec le CSA, a créé, pour expliquer les programmes, des *signaux* supplémentaires tels que les catégories et les âges *conseillés*. Les chaînes ont également pris des engagements sur les heures de diffusion afin d'éviter que des programmes violents soient regardés lorsque les parents travaillent. De plus en plus, les parents peuvent même bloquer les récepteurs afin d'interdire aux enfants l'accès à certains programmes.

Le débat en France ne se résume plus à un arbitrage entre le libre choix d'une immense majorité et la protection *forcée* d'une minorité. On ne demande plus une autocensure des télévisions mais une programmation responsable. C'est une preuve *a contrario* que la violence n'est pas *passée dans les mœurs* mais qu'elle en fait intimement partie.

L'angélisme est une utopie dangereuse car cela revient à nier une partie de notre nature humaine : la violence. L'en-

des programmes, qu'ils les regardent plus tard si la programmation standard ne leur convient pas, qu'ils préparent leurs soirées télé, plateau télé compris, etc. Il est vrai que le stéréotype du *heavy viewer*, qui regarde la télé et non un programme, reste dominant : mais lorsqu'il tente de sortir de son encéphalogramme supposé plat en se mettant à *zapper*, à *pitonner*, il se retrouve encore stigmatisé, car le *zapping* est au contraire un indice d'instabilité, d'inattention, de superficialité. C'est donc autre chose qu'une activité de type technique qu'on lui demande pour sortir de sa passivité.

■ Lecteur

C'est en effet plutôt au *modèle du lecteur* qu'on lui demande de se conformer et non à celui du joueur de jeux vidéo. En cela, la tâche est aisée car après tout, quoi de plus amorphe, physiquement parlant, qu'un lecteur (assis, allongé, vautre même...) mais jamais accusé pour autant d'être passif (c'était pourtant le cas dans les cultures où l'activité manuelle était valorisée : *il ne fait rien, il lit !*). Le lecteur est pourtant considéré comme actif car il est un interprète, et comme le dit Eco, c'est le texte qui, lui, est un *mécanisme paresseux* et c'est le lecteur qui doit en *remplir les blancs*. Il y aurait donc par contraste un trop-plein de la télé, voire de l'image animée en général, qui empêcherait l'activité d'interprétation de se faire, le téléspectateur se contentant d'absorber et se retrouvant absorbé, sans avoir à produire le sens, comme doit le faire le lecteur. Pourtant, tout sémiologue ou tout écrivain sait comment se montent les ressorts pour embarquer le lecteur dans une intrigue, et le rendre donc, d'une certaine façon, passif, en le conduisant à produire des interprétations pré-arrangées. Certes, le lecteur n'en fait qu'à sa tête au bout du compte, mais il admet aussi avec jubilation s'être *fait prendre* et avoir donc cédé sur sa maîtrise de l'interprétation.

Serions-nous si loin de cela dans le cas de la télévision ? Qui sait, au fond, quelle interprétation a été produite par le téléspectateur après un journal télévisé, une fiction ou un jeu ? Lorsque nous avons cherché à le savoir de façon méthodique mais située (sans procédure expérimentale de pure mémorisation, qui contredirait l'activité d'interprétation elle-même), nous avons constaté la diversité des points d'accroche, des points de vue, des associations interprétatives, etc. Loin d'être un pur entonnoir, le téléspectateur filtre, sélectionnait, codait, associait tous les éléments de sens proposés par la télévision. Et la différence avec la lecture n'était plus aussi évidente. La seule différence tient sans doute au fait qu'on n'apprend pas à lire l'image télé (et l'image en général), que le vocabulaire pour parler de l'image est faiblement partagé et que la télé combine l'image fixe, l'image animée, l'écrit et l'oral pour en faire une *expérience totale* plus difficile à analyser, à découper. Mais elle n'empêche pas l'interprétation.

■ Critique

Plus encore que l'interprétation, qui serait absente chez ce supposé téléspectateur passif, c'est son *absence d'esprit critique* qui serait manifeste : le téléspectateur gobe tout !

Alors que le *critique*, littéraire surtout, sait, lui, porter un jugement indépendant. La pratique du téléspectateur vaut jugement, pense-t-on : c'est d'ailleurs l'indicateur dominant proposé par Médiamétrie, non pas une déclaration d'opinion mais un enregistrement de pratiques, qui donnent lieu elles-mêmes à interprétation. Et le téléspectateur a le mauvais goût de pratiquer des programmes qui sont, chez les critiques professionnels, considérés comme le signe même d'une absence de jugement (des jeux, des séries et de la télé-réalité par exemple). Pourtant, nous avons montré, en écoutant parler les téléspectateurs, qu'ils avaient tendance à se contenter de déclarer leurs pratiques mais qu'ils exprimaient aussi des goûts (on peut regarder sans aimer !) et des jugements (être critique vis-à-vis de programmes que l'on regarde pourtant, ce que tout critique même professionnel doit faire d'ailleurs pour prétendre pouvoir critiquer).

Or, ces jugements non seulement ne sont pas réductibles aux pratiques (de même qu'on peut aller voir un film et le trouver mauvais), mais ils sont construits à partir d'éléments de l'offre télévisuelle fort différents : ainsi, le jugement sur un jeu télé portera sur la justice dans le traitement des candidats par l'animateur, comme peuvent le rapporter de nombreux courriers de lecteurs, il portera sur le veston du présentateur du journal ou sur son ton général et non sur ce qu'il a dit précisément, etc. Il existe une pluralité des principes, des formes et des supports des *jugements télé* qui sont toujours aussi *partiels* que n'importe quelle critique. Il reste exact que le jugement peut difficilement porter sur le cadre même de l'offre : le format bref de la télé, la domination du monde marchand, la programmation dépendante du grand nombre défini par l'audience, sont les points classiques de la critique. Mais ils sont aussi les plus difficiles à mettre à jour de la part des critiques eux-mêmes, qui sont eux aussi pris dans les cadres médiatiques qu'ils prétendent dénoncer. La passivité serait alors synonyme de l'aveuglement idéologique mais elle serait en fait largement partagée, malgré ceux qui prétendent surplomber ce monde du faux et le dévoiler à la face des naïfs que nous sommes.

■ Participatif

Enfin, le téléspectateur serait jugé en permanence à l'aune de sa participation, de sa contribution et, de préférence, sur un mode collectif, comme dans le modèle des télévisions communautaires. Il serait trop long de revenir sur les difficultés de ces expériences présentées dès les années 1970, avec la télédistribution, comme facteurs de liens sociaux nouveaux. Il est important de noter que cette critique portant sur l'absence de participation et sur l'isolement s'adresse encore ici à la pratique de la télévision mais non aux autres pratiques. Nombreux sont ceux qui se contentent d'écouter de la musique, de regarder le foot dans un stade, etc. sans jamais les pratiquer. Le spectacle vivant (le concert ou le match de foot) serait d'une plus grande portée sociale par l'effet de participation ? On peut en douter, puisque les fans et les supporters sont aussitôt disqualifiés comme les symptômes de la massification, de la foule

abrutie, alors même qu'ils sont actifs et qu'ils participent pourtant. Le modèle du spectateur du spectacle classique (musique, danse, théâtre), totalement inactif et sans expression (sauf applaudissements) ne brille pourtant pas par son esprit de *participation* ! On comprend ainsi que lorsque la critique se fait stigmatisation sociale, elle emprunte les arguments qui lui conviennent selon les situations. Ne prenons pas la peine dès lors d'intégrer au tableau la production familiale de vidéo, fort répandue, car on imagine d'emblée les jugements qui la ridiculiserait !

Dans le cas de la télévision, on ignore ainsi la dimension profondément participative des pratiques des téléspectateurs. Pour une part, ces pratiques sont encouragées par les chaînes de télévision elles-mêmes : le public est de plus en plus souvent mis en scène dans la télévision, les appels téléphoniques de téléspectateurs sont des ressorts de l'animation, les témoignages personnels voire intimes sont suscités, qui permettent aux téléspectateurs de *se voir à la télé*. Mais c'est encore une occasion de critiquer la télévision, car elle finirait ainsi par abandonner ses prétentions de médiation pour se faire passer pour un simple miroir de la *vraie vie des gens*, illusion suprême et défaite de sa mission éducative, sans doute ! En dehors de ces montages participatifs effectués par les programmeurs, il faut souligner à quel point le travail d'interprétation de la télévision, par exemple, est une activité collective, socialisée et productrice de lien social. La réception, supposée passive devant le téléviseur, ne se termine pas avec l'extinction du poste. Les conversations télé que nous avons étudiées sont un élément important des liens quotidiens entre personnes, situées dans des interactions publiques, à faible engagement.

On parle de la télé aussitôt après avoir parlé de la pluie et du beau temps. Dans des groupes un peu plus constitués, notamment au travail ou entre amis, la réception de la télévision est reprise sans cesse pour faire naître ce que nous avons appelé une véritable *opinion publique locale*. La télévision est activement exploitée pour permettre des transitions de la vie privée à l'opinion publique, pour parler de soi et forger son jugement sur le monde, et cela sans effraction, selon un code de superficialité qui préserve les distances sociales. Les propos recueillis montrent qu'un événement télévisuel quelconque peut servir de support de réflexion collective fort divers, à un niveau fort intéressant de combinaison des normes sociales et de l'engagement subjectif (une émission sur la chirurgie esthétique permettant aussi bien de parler du rapport à *ceux qui nous arnaquent, nous les petits*, que de sa difficulté à vivre avec un défaut physique quelconque).

Finalement, il se peut que, sous la forme de la passivité, les critiques ne décrivent que le phénomène même de constitution de l'opinion publique, dans sa dimension la plus quotidienne. La vie commune ne pourrait-elle en fait ne rester vivable qu'à la condition de disposer d'espaces d'engagement superficiels où se construit ce montage subjectif/collectif à faible tension ? Dans ce cas, comme

Simmel demandait d'arrêter de se plaindre de la superficialité des rapports sociaux, il conviendrait aussi d'arrêter de se plaindre d'une supposée passivité du téléspectateur.

DOMINIQUE BOULLIER, professeur à l'université de technologie de Compiègne, directeur de l'unité de recherches Costech

L'AUDIENCE, UN CONCEPT DE STATISTICIEN

Trop passif, le téléspectateur ? S'il est une question qui me paraît totalement incongrue, c'est bien celle-là. Le faire reviendrait à user d'une échelle de valeurs qui échappe aux codes scientifiques de la mesure d'audience. Au nom de quoi serait-il *trop* passif ou *pas assez* passif, à supposer qu'il le soit ? Par rapport à quelle règle morale ? À quel présupposé intellectuel ?

De surcroît, j'ai tendance à considérer que le téléspectateur n'existe pas, ce qui peut surprendre de la part de la présidente de Médiamétrie. Le téléspectateur est un concept de statisticien, un être mathématique opérationnel dont notre époque use et abuse, et auquel on donne volontiers la plénitude d'une personne. À la question *qui êtes-vous ?*, qui de normalement constitué répondrait *un téléspectateur* ? Le téléspectateur, tel du moins que l'appréhende la mesure d'audience, n'a pas plus de consistance que le Français moyen ou l'utilisateur du périphérique.

La mesure d'audience saisit des comportements. C'est une opération mathématique fondée sur le calcul des probabilités et qui, sur la foi d'un signal, recense des contacts. Avec qui ? Avec des individus certes, mais dont le fait d'être branchés à l'instant T sur telle chaîne où défile telle émission ne présuppose ni de la nature de l'intérêt qu'ils lui consacrent, ni du jugement qu'ils portent sur elle, encore moins des motivations qui les poussent. Pour le savoir, il faudrait entreprendre des études *ad hoc*, que nous savons faire, mais qui sortent du cadre de la mesure d'audience.

Quant à la passivité, au risque, là encore, de paraître jouer avec le paradoxe, j'ai également envie de dire qu'elle n'existe pas davantage que le téléspectateur. Par définition tout destinataire est avec le destinataire dans une relation interactive. Qu'il s'amuse, s'émeuve, se passionne, s'ennuie ou zappe, ou même somnole, le téléspectateur réagit, et c'est précisément sur ses réactions anticipées que les décideurs se fondent pour construire leurs programmes. À partir de là, qui manipule l'autre ? On peut plaider que la télévision va au plus facile pour recueillir des audiences maximales. Mais on peut aussi soutenir que rien ne l'y oblige et que rien n'oblige le téléspectateur armé de sa télécommande à la regarder. Si bien qu'en définitive, la vraie question est peut-être de se demander qui est passif du téléspectateur ou de la télévision. En y ajoutant que, peut-être, ceux qui jugent le téléspectateur trop passif ne regardent pas souvent la télévision.

JACQUELINE AGLIETTA,
président-directeur général de Médiamétrie